

Une lettre d'anniversaire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 5

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

heures prochaines très sombres, je sais la douleur qui t'attend, mais je veux ignorer tes soupirs et tes sanglots . . . »

Je palpais son sein gauche pour découvrir les battements de son coeur. Je n'osais plus regarder sa tête, je ne posais qu'un seul baiser sur sa bouche et encore je fermais les yeux.

« . . . Tu ne peux savoir, Claude, comme je t'aime, j'étais fou. Pardonne-moi? Nous aurions pu vivre si exister était vivre. Tu étais beau et je t'aimais seul, maintenant tu vas m'aimer; oui, je veux que tu m'aimes. Il ne restera plus personne d'autre, devant notre malheur, tous tes amants auront fui. Notre amour sera égoïste et nous serons fous. Toi qui ne connus jamais de frisson car tu étais impalpable, toi qui avais peur d'aimer et de souffrir. Puisque dans ta tête il y aura cette douleur qui ne te quittera plus, tu pourras aimer. Mon crime ne sera pas inutile. Si tu ne connais plus la folie de l'orgueil, tu sauras ce que sont les élans, les fièvres du coeur et les douceurs de la confiance. Tu n'auras plus ta beauté qui brille, mais tu connaîtras les illuminations de l'âme devant le miracle d'aimer. Tu découvriras mes autres faiblesses, celles que l'on ne voit pas avec les yeux et ce sera pour nous le bondissement vers l'inaccessible. Ce sera une marche triomphale vers l'éternel bonheur, nous atteindrons l'impossible. Je suis un criminel, quand tu t'éveilleras, quel que soit ton châtement, il sera juste. Je n'aurais pas de plainte vaine, mais n'oublie pas que tous deux nous ne mourrons qu'avec le temps.

Une lettre d'anniversaire

par Daniel

Mon très cher Claude,

Tu vas sans doute t'étonner que je t'écrive alors que nous vivons ensemble et que la possibilité m'est ainsi donnée de te parler et de t'ouvrir mon coeur chaque fois que j'en ai le désir. Et comme cette lettre coïncide avec le dixième anniversaire de notre existence en commun, tu vas peut-être même me gronder et me rappeler que nous avons convenu un jour de ne jamais attacher aux dates trop d'importance. Je n'ai pas oublié ce pacte. Je sais que nous vivons dans un éternel présent. Qu'avant de nous rencontrer, il y avait nos deux familles qui, déjà, sympathisaient. Qu'avant nos deux familles, il y avait . . . Qu'on pourrait ainsi remonter très loin, nulle part d'ailleurs puisque tout est infini. Je sais qu'un jour nous sommes devenus des amis (et bien davantage encore mais ça il n'y a que toi, moi et quelques autres qui le sachions) alors que, depuis toujours, nous étions destinés à l'être.

Que veux-tu! Je suis ainsi: dix ans, ça représente quand même quelque chose. Et puis, ce soir, je ne serai pas là, obligé malgré moi de m'absenter. Alors, essaye de me comprendre et ne m'en veuille pas trop si je n'ai pu résister à l'envie de t'écrire cette lettre que tu liras en rentrant.

Un regard en arrière et force m'est de constater que le temps a passé à ce point rapidement que je me retrouve aujourd'hui semblable à

l'homme que j'étais lorsque tu fis ma connaissance, nullement vieilli ni même diminué. N'est-ce pas merveilleux? Et pourtant, tout au long de cette route, que de joies, de satisfactions, de lumineux souvenirs! A ma mémoire, tout est encore présent; et je me souviens des moindres événements comme s'ils venaient de se produire. C'est ainsi que je vis, sens et espère avec, en moi, la fidèle présence d'un passé que je vénère et qui est source de ma force, de mes rêves, de ma raison de lutter et de croire.

Mais aussi, dans une existence, que de bêtises, que de paroles vaines, qu'il eut été si facile d'éviter! Oh, je m'en voudrais de céder à quelque sombre regret: repentir tardif et donc inutile! Ce n'est pas ton genre ni le mien. Il est cependant un moment de notre amitié auquel je ne cesserai jamais de songer et non sans tristesse. Je veux parler de notre séparation dont, quoique tu prétendes, j'ai été le principal responsable.

Nous étions jeunes, au commencement de notre aventure amoureuse, terriblement maladroits et satisfaits de nous-mêmes Séduits par l'affection réciproque que nous nous portions, nous avons coupé tous les ponts qui nous reliaient avec le reste du monde et, ainsi que le font les grands et les vrais amoureux, nous vivions sans nous soucier de ce qui se passait ailleurs. L'humanité nous paraissait laide, stupide, privée de charme. Egoïstes et vaniteux — comme le sont très souvent les gens heureux — nous nous prenions pour des élus, persuadés que le destin avait voulu, par nous, réaliser la grande expérience.

En orgueil, nous avons beaucoup de ressemblance. Mais sur tous les autres plans, nos natures étaient diamétralement opposées. Toi frivole, insouciant, capricieux, n'ayant aucun sens des réalités, vivant dans une sorte de rêve permanent et confus, mais au fond sensible, sincère et pur. Moi, esprit méthodique, rationnel, stable — d'une stabilité parfois redoutable — espèce d'ours mal léché, pourtant capable d'émotion, d'abandon, sensible à l'extrême. Tu m'apportais ce qui me faisait défaut et je t'aidais à finir ce que le destin avait laissé d'inachevé en toi.

Bons et mauvais côtés des différences! Tout eut été pour le mieux si, en plus de l'affection sans limite que je te portais, j'avais pu m'adapter dès le début à ta légèreté, à cette insouciance extraordinaire avec laquelle tu accueillais chaque événement et que tu témoignais envers les questions les plus embarrassantes. Tu éprouvais un besoin constant de t'amuser, de te moquer des autres et de les mystifier. Et je commis la faute impardonnable de croire que tu traitais, d'une manière identique, aussi bien ce qui concernait notre amour que les choses les plus banales de la vie quotidienne. Comment, à travers une optique telle que la mienne, aurais-je pu imaginer qu'on puisse être autrement, dissocier ce qui, en toi, m'appartenait exclusivement et ce que tu livrais à l'extérieur?

Tu n'ignorais pas combien ce problème me tourmentait, empoisonnait mes rêves, jetait sur mon bonheur une ombre désagréable. Et, pour jouer, tu ne manquais pas une occasion d'entretenir en moi, par toute une gamme de provocations et d'allusions, ce souci ridicule qui me causait les plus grands maux. Avec le temps, le sentiment se transforma en certitude. Et je n'eus bientôt plus qu'un seul désir: découvrir la preuve irréfutable de ton iniquité. Cette preuve, c'est toi-même qui me la donnas

lorsque, imprudemment, tu m'affirmas ne pas concevoir l'amour le plus authentique sans un partage obligatoire, mais ajoutant — et avec quel ton consolateur! — que, de ton âme, j'avais malgré tout la meilleure fraction.

Ce n'était pas vrai, mais c'était exactement ce qu'il convenait de ne pas dire. Et, plutôt que de chercher à savoir si, oui ou non, tu t'étais payé ma tête, je te quittai, séance tenante, en claquant la porte, maudissant le sort qui t'avais mis sur mon chemin, pleurant un bonheur détruit, honteux et humilié d'avoir été le jouet d'un imposteur sans coeur ni scrupules. Tu restas seul sur le champ de bataille, au milieu des ruines de ce qui avait été pour nous le plus ravissant paysage, furieux contre toi, contre moi, contre moi surtout auquel tu reprochais la mauvaise humeur et l'imbécilité.

Nous souffrîmes beaucoup et, chacun de notre côté, connûmes dès lors une vie sans valeur ni vertu. Nous étions trop fiers pour admettre que nous avions fait fausse route. Il nous fallait un prétexte, n'importe quelle excuse pour justifier à nos yeux une conduite absurde dont, secrètement, nous ne pouvions nous flatter. Et, dans l'espoir de refaire notre vie, de connaître enfin le vrai bonheur, de voir enfin la chance nous sourire (nous étions certains de l'avoir bien méritée!); par dépit, par rage, par vengeance — pour nous venger de nous-mêmes et de nos espoirs déçus — nous nous plongeâmes dans des aventures dépourvues de saveur et de mérite, qui furent autant d'échecs où nous laissâmes quelques plumes. La convalescence ne put réellement s'établir que dès le moment où, lassés et repentants, notre vanité vaincue, nous reconnûmes que nous nous étions trompés.

Destinés l'un à l'autre par la grâce d'un destin favorable, incapables de supporter plus longtemps une séparation que nous nous étions imposée sans raison valable, mûris par la souffrance, ne nous croyant plus les seuls dignes d'être heureux, ne nous considérant plus comme les meilleurs, avec chacun notre part de péchés, d'heures sans gloire et d'orgueil froissé, nous nous réconciliâmes et recommençâmes à vivre une vie saine et généreuse qui, depuis lors, a été un enchantement de chaque instant.

Lorsque tu liras ce mot, je serai parti. Et, pendant trente heures, nous vivrons loin l'un de l'autre. Si, durant ce temps, tu ne cesses de penser à moi; si tu en oublies de boire, de manger, de travailler, de dormir et de te distraire un peu, je te considère comme un héros et, à mon retour, j'ouvre une souscription nationale afin qu'on te dresse un monument. Sinon, je te pardonnerai et continuerai à t'aimer. Les héros, c'est bien, mais souvent trop haut, inaccessible. Moi, je préfère les humbles, parfois héros à leur manière (tel que toi) mais sans monument.

Ce que les autres aurent de moi pendant ces trente heures, c'est l'homme d'affaire, celui qui va défendre ses intérêts et le produit de son travail. Mon âme et mon coeur, le meilleur et le pire, restent ici, avec toi, comme toujours. Car tu m'aimes. Conséquence naturelle d'une affection semblable à celle que tu me voues et malgré que la porte soit grande ouverte, sans le vouloir, tu me tiens prisonnier. Mais, en vérité, bienheureuse captivité!

Tendrement à toi

Daniel